

HIVER 2021

Revue
acadienne
de création
littéraire

ENTRE
CIEL
ET MER
REN-
CONTRE
EST-OUEST

Revue
littéraire
des
Prairies

À ciel ouvert
N° 6

À ciel ouvert
N° 26

ciel
mer

Crédits et remerciements

Numéro conjoint des revues **Ancrages** et **À ciel ouvert**

D'après une idée originale de Jean-Pierre Caissie et Sébastien Rock

Édition : Jean-Pierre Caissie et Marie-Diane Clarke

Commissariat en arts visuels : Anne Brochu-Lambert et Jean-Pierre Caissie

Coordination du numéro : Rachel Duperreault (N.-B.) et Jeffrey Klassen (SK)

Édition et révision : Georgette LeBlanc

Couverture : Frédéric Gayer

Œuvre de couverture : Lou-Anne Bourdeau, *ciel mer*, aquarelle et encre sur papier, 2018

Mise en page du numéro PDF : Jean-Pierre Picard

À ciel ouvert

La revue littéraire des Prairies

acielouvert.ca

Mise en ligne du numéro web :

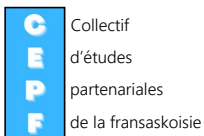
Jean-Pierre Picard

Comité de rédaction :

Jeffrey Klassen, Sébastien Rock, Marie-Diane Clarke,
Henri Biahé, David Baudemont, Jean-Pierre Picard

ISSN-2371-2279

À ciel ouvert est le fruit d'un partenariat entre



Collectif
d'études
partenariales
de la francosaskoise



coopérative des
publications
francosaskoises

avec la contribution financière de :



FUNDING
PROVIDED BY



ancrages

ancrages.ca

Mise en ligne du numéro web :

Jean-Pierre Caissie

Comité de rédaction :

Sonya Malaborza, Georgette LeBlanc, David Décarie,
Marc Chamberlain, Jean-Pierre Caissie, Paul Bossé, Joël Boilard.

ISSN 1712-9281

Ancrages tient à souligner la contribution financière de :



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



Table des matières

Les auteurEs	2
L'autre soi-même (Point de vue de l'Ouest)	4
David Baudemont et Henri Biahé	
Il était une fois (Point de vue de l'Est)	5
Jean-Pierre Caissie	
Regard sur les textes	6
Marie-Diane Clarke	
L'INSTINCT DE RESPIRER	
Bone Loss	10
Gisèle Villeneuve	
I et II	15
Rachel Bonbon	
Manifeste : J'parle mal pis j'aime ça	16
Joëlle Préfontaine	
lien de sens	18
Marika Drolet-Ferguson	
Tu viens à moi	19
Martine L. Jacquot	
L'HORIZON DES POSSIBILITÉS	
Bulles nocturnes	22
Rob Malo	
Canapé / Sero	24
Daniel H. Dugas	
Plaines aquarelles	26
David Baudemont	
Le binaire	28
Joanie Serré	
Trois mois, trois tois	29
Alasdair Rees	
Mon arbre (La fille du facteur)	30
Josée Thibeault	
Jan Van Zanten	32
Paul Ruban	
Van Gogh	33
Caroline Bélisle	
AU-DELÀ DES CONTOURS ET DES SOUVENIRS	
Pow-wowland du vingtième siècle	37
Mihku Paul - Traduction : Sophie M. Lavoie	
Crucifix	38
Louise Dandeneau	
Ô toi souveraine souvenance	40
Laurent Poliquin	
Basse-Croisière	42
Simon Brown	

Les auteurEs

David Baudemont

David Baudemont est né en France et réside depuis plus de vingt-huit ans à Saskatoon. Artiste visuel, écrivain et dramaturge, il a écrit de nombreuses pièces de théâtre, romans jeunesse et essais. Il illustre lui-même ses ouvrages. Lauréat des Saskatchewan Book Awards et finaliste du prix Saint-Exupéry, ses livres ont un rayonnement international. En 2015, il a publié « Lignes de Fuites », un essai sur le thème des Prairies illustré à l'encre et au fusain.

Caroline Bélisle

Caroline Bélisle est une comédienne, autrice dramatique et féministe ben ben fâchée œuvrant principalement dans la région de Moncton. Diplômée du programme d'Écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada en 2020, elle a également complété la formation en interprétation de l'Université de Moncton. Incisive et fataliste, elle se spécialise dans les comédies qui parlent de choses pas drôles et les drames faits avec rien. En 2020, elle publie *Dîner pour deux* aux Éditions Perce-Neige en plus de remporter le prestigieux prix Gratién-Gélinas pour sa pièce *Les remugles ou La danse nuptiale est une langue morte*.

Rachel Bonbon

Rachel Bonbon est l'auteure d'une pièce de théâtre, de chansons endisquées, de nouvelles les unes plus farfelues que les autres, de blogues, d'essais, d'articles variés, de poésie, dont trois poèmes qui, dernièrement, ont été publiés dans la formidable anthologie *Cadence, voix féminines, Female Voices*, (Frog Hollow Press, 2020). Elle habite avec son copain, son fils, deux chats et une machine espresso, près de la mer (mais pas trop près), où elle laisse vagabonder sa plume, son esprit et son imaginaire.

Simon Brown

Simon Brown (il-iel) est poète, traducteur et artiste interdisciplinaire originaire du sud-ouest du Nouveau-Brunswick (territoire traditionnel peskotomuhkati) vivant dans la région de Québec (territoire traditionnel wendat et abénaquis). Il présente ses textes dans plusieurs contextes : œuvres collaboratives, livres d'artiste, recueils et revues, dont *Estuaire*, *Mœbius*, *Le Sabord*, *Watts*, *Ancrages*, *Lemon Hound*, *Vallum* et *Poetry is Dead*. Comme traducteur, il a adapté les textes de Maude Pilon, Alice Burdick, Roxane Desjardins, Angela Carr et Steve Savage, entre autres. Ses recueils et livres d'artiste ont paru chez des éditeurs au Québec, au Canada et en France, dont Le laps, Moul, Vanloo, squint, Paper Pusher, et Frog Hollow.

Louise Dandeneau

Entre 2008 et 2018, Louise Dandeneau a publié des nouvelles dans *Virages* (Ontario) et les *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest* (Manitoba), une nouvelle dans le collectif *Sillons* – hommage à Gabrielle Roy chez les Éditions du Blé en 2009, et trois micronouvelles dans le collectif *Bref!* chez les Éditions du Blé en 2017. Son premier recueil, *Les quatre commères de la rue des Ormes*, a paru chez les Éditions du Blé en 2016. Elle est aussi poète de haïkus. Ses haïkus ont paru dans les collectifs *Dans la forêt lointaine* en 2019 et *Secrets de femmes* en 2018, les deux chez les Éditions Pippa (Paris), ainsi que dans le collectif *Sur une même écorce* en 2014 chez les Éditions David (Ottawa). Louise Dandeneau est également photographe.

Marika Drolet-Ferguson

Originaire de la Péninsule acadienne, Marika Drolet-Ferguson travaille principalement en photographie et poursuit ses recherches en arts visuels parallèlement à sa pratique en architecture. Elle s'intéresse à la relation entre ce qui nous entoure et ce qui nous habite. En cultivant la sensibilité du regard, elle crée des images qui élargissent et approfondissent nos perceptions de la nature. En poésie, elle est la gagnante de l'édition 2019 du concours De la plume au micro de la revue *Ancrages* et elle a participé, en tant qu'autrice, à l'édition 2020 du Festival acadien de poésie de Caraquet.

Daniel Dugas

Artiste numérique, poète et musicien, Daniel H. Dugas a participé à des expositions individuelles et de groupe au Canada et à l'étranger en plus d'être artiste/écrivain en résidence dans de nombreuses institutions : Sculpture Space (New York), Banff Centre for the Arts (Alberta), EMMEDIA (Calgary), A.I.R. Vallauris (France), Sydney College of the Arts (Australie), Everglades National Park, (Floride), Deering Estate, (Miami), Conservation Foundation for Gulf Coast, (Osprey), et plus récemment artiste en résidence dans le parc Hopewell Rocks au Nouveau-Brunswick. Plusieurs de ces projets artistiques et de ces résidences ont été réalisés en collaboration avec Valerie LeBlanc. Daniel vit et travaille à Moncton au Nouveau-Brunswick.

Martine Jacquot

Romancière, poète, nouvelliste, essayiste et auteure pour la jeunesse. Collectionneuse de mots et globe-trotter. Diplômée de la Sorbonne, Uni of King's College, Acadia et Dalhousie.

Rob Malo

D'origine franco-manitobaine métisse, Rob Malo, aussi connu comme TiBert le Voyageur, est auteur, musicien, jongleur, interprète et animateur communautaire. Reconnu comme étant un Maître Conteur par les Conteurs du Canada, il a aussi été le conteur en résidence à l'Université du Manitoba. Rob partage une passion de l'histoire et de la culture en utilisant le conte, la musique, la poésie, l'improvisation sur scène et la chanson. Puissant dans son expérience de l'interprétation et de la programmation éducative il a été professeur dans le département du tourisme de l'Université de Saint-Boniface. Il est aussi récipiendaire de Certificats d'Excellence de Interprétation Canada pour ses ateliers et ses outils éducationnels distribués aux enseignants du Manitoba.

Mihku Paul

Mihku Paul est une poète wolastoq (malécite) qui vit au Maine. Sa famille est originaire de Kingsclear au Nouveau-Brunswick et elle est membre de cette réserve depuis les amendements de 1985 à la *Loi sur les indiens*. Le poème original en anglais a été publié dans le recueil éponyme (*20th Century PowWow Playland*, New York: Bowman Books, 2012. Native New England Authors Series 9).

Laurent Poliquin

Détenteur d'un doctorat en littérature canadienne-française de l'Université du Manitoba, Laurent Poliquin enseigne actuellement à la maternelle dans une école primaire de Winnipeg. Récipiendaire du Prix international de poésie Léopold-Sédar-Senghor, il a publié une douzaine de livres, dont *Les foudres du silence : l'estomac fragile de la littérature francophone au Canada*, paru à Paris en 2019.

Joëlle Préfontaine

Originaire de Legal en Alberta, Joëlle est comédienne, metteuse en scène, écrivaine, chanteuse, danseuse et formatrice qui a joué sur des scènes à travers le pays en français et en anglais. Elle est diplômée de Red Deer College en performance théâtrale et détient aussi un baccalauréat en beaux-arts en jeu et une maîtrise en beaux-arts en pratique théâtrale de l'Université de l'Alberta. En juin 2014, sa pièce *Récolte*, produite par L'UniThéâtre, a été nommée pour un Elizabeth Sterling Haynes Award dans la catégorie Outstanding New Play. Il s'agit d'une première dans l'histoire des Sterlings : une pièce bilingue à base de français est nommée pour l'écriture.

Alasdair Rees

Alasdair Rees vit à Saskatoon. Son premier recueil, *Mon écologie*, sort en 2021 chez Les éditions du blé.

Paul Ruban

Né à Winnipeg, Paul Ruban a grandi à Ottawa. On peut lire ses nouvelles et poèmes dans diverses revues et anthologies. Son premier recueil de nouvelles, *Crevasse en corbillard* (Flammarion Québec), s'est vu décerner le prix Trillium 2020.

Joanie Serré

Poète et bitbte à sucre, Joanie Serré, originaire d'Edmundston, termine maintenant son baccalauréat en littérature à l'Université de Moncton. Quand elle n'écrit pas, elle peut être retrouvée un peu partout en train de lire et dessiner.

Josée Thibeault

Josée est autrice, metteuse en scène et comédienne. Installée à Edmonton depuis 25 ans, elle écrit pour le théâtre, le cinéma, la télé, la radio et les balados. Depuis quelques années, elle développe de nouvelles voix narratives avec ses nombreux alter ego grâce auxquels elle livre sur scène de la poésie spoken word et des monologues. Josée a présenté son dernier spectacle solo, *La fille du facteur*, à l'UniThéâtre d'Edmonton, aux Zones théâtrales à Ottawa et en tournée à travers l'Alberta. Son dernier projet, *Le bocal*, est une exploration hypermédiatique où s'entrelacent un podcast, un feuilleton écrit et du contenu visuel et interactif sur les réseaux sociaux. Dans un univers où l'humour est poétique et la prose polémique, Josée tire la langue aux conventions en faisant exploser sa langue maternelle. Elle a le courage de donner sa langue au chat, mais, jamais, elle n'a la langue dans sa poche.

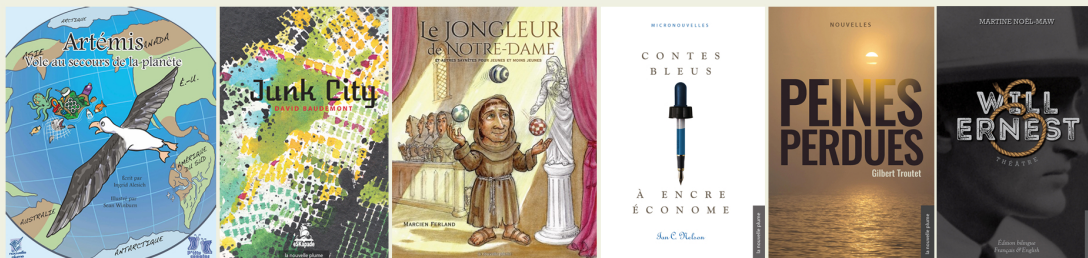
Gisèle Villeneuve

Gisèle Villeneuve est écrivaine bilingue établie à Calgary. Notamment, elle a publié un carnet, nue et crue lettre au poète disparu; un recueil de nouvelles en anglais trois fois primé, *Rising Abruptly*; un recueil de nouvelles en français, *Outsiders*; et un roman « bilingue », *Visiting Elizabeth*. Dernièrement, elle a collaboré à deux collectifs : « dear heart it has never been about », un poème en prose dans YYC POP Poetic Portraits of People, livre que lègue Sheri-D Wilson, poète officielle honoraire de Calgary; et « Homo procrastinus au carnaval / Pour mieux construire notre destruction », un essai littéraire dans *En cas d'incendie, prière de ne pas sauver ce livre*, recueil sur la crise climatique publié chez Prise de parole en février 2021. À l'automne 2021, son recueil d'essais personnels littéraires (creation nonfiction) sur les nombreux attributs d'Homo sapiens, *Et tu seras happé par l'horizon*, paraîtra chez Lévesque éditeur à Montréal.



la nouvelle plume

Découvrez notre plus récente
moisson de livres



<http://plume.refc.ca/>

Chères lectrices et lecteurs, c'est avec une fierté mêlée d'euphorie que nous vous présentons cette sixième édition d'**À ciel ouvert**. L'idée d'un numéro commun avec **Ancrages**, lancée il y a trois ans par Jean-Pierre Caissie, Rachel Duperreault et Sébastien Rock puis appuyée par le CA de la revue acadienne, nous avait enthousiasmés, mais nous n'avions pas alors les forces nécessaires.

Il faut dire que cette initiative de l'Est en direction de l'Ouest revêt un caractère fort significatif. En effet, cette démarche a le mérite d'ébranler, ou du moins, de mettre en veilleuse, les rapports de domination qui, hélas, existent trop souvent entre les littératures, y compris minoritaires.

Dans le contexte canadien, il n'est pas superflu de rappeler que bien que les littératures de l'Ouest et de l'Acadie soient généralement qualifiées de doublement périphérique, par rapport aux littératures française et québécoise, il n'en demeure pas moins vrai que du point de vue du rayonnement et de la visibilité, pour ne citer que ces deux aspects, la littérature acadienne ne saurait à proprement parler être logée à la même enseigne que sa consœur des Prairies, tant il est vrai que le rapport de force est évidemment en faveur de la première.

En ce sens, l'offre d'**Ancrages** à l'endroit d'**À ciel ouvert** mérite d'être saluée et encouragée, d'autant plus qu'au paradigme de la domination se voit substituer celui de la cohabitation et de la collaboration efficaces entre deux littératures qui, chaque jour, ne cessent de s'affirmer et de marquer leurs spécificités et authenticités respectives au sein de la littérature et de la francophonie canadiennes.

Par ailleurs, c'est l'énergie de la dynamique équipe universitaire du Collectif d'études partenariales de la Fransaskoisie (CEPF) qui s'est joint à notre comité d'édition bénévole qui nous a permis de relever cet extraordinaire défi.

Pourquoi ce numéro commun nous paraît-il aujourd'hui, au moment de sa sortie, comme une évidence? Pourquoi avons-nous l'impression qu'une connexion entre nos deux espaces existait déjà? Dans le paysage de la francophonie canadienne et de ses rencontres littéraires, les auteures et auteurs des Prairies constatent souvent qu'ils ont plus d'affinités avec les Acadiens qu'avec les Québécois. Qu'est-ce qui nous rapproche, qu'est-ce qui nous distingue?

En gros, mis à part des langues qui se ressemblent et un statut commun de périphérie culturelle, à peu près tout sépare nos deux territoires: histoires, paysages, coutumes, économies.

Et si c'était l'horizon qui faisait le trait d'union entre nos deux espaces?

La plaine de l'Ouest est la petite sœur continentale de l'océan. Seule la steppe russo-khazakhe peut lui être comparée en taille. Mondialisation et urbanisation obligent, nous ne nous confrontons plus à son immensité chaque jour, mais nous savons qu'elle est là, il suffit de regarder par la fenêtre ou de prendre la route pour apercevoir l'horizon, ce bout du monde qui, selon, nous effraye, nous inspire ou nous réduit à une insignifiante dimension.

Est-il de même de l'horizon marin pour les Acadiens?

La plaine, comme la mer, a cessé d'être le sujet central de nos écrits. Mais ne sont-elles pas présentes toutes les deux en filigrane dans nos récits, nos histoires, nos poèmes? Les auteures et auteurs de nos deux espaces se rejoignent-ils quelque part face à cette ligne horizontale commune, si présente et insaisissable à la fois? On laissera aux lectrices et lecteurs le soin de juger.

Il était une fois, dans l'Ouest, une rencontre dans un café coincé entre une librairie et une avenue achalandée.

De cette rencontre, une collaboration allait prendre vie, et ce, malgré le froid cru du début janvier qui régnait sur Saskatoon.

Autour de la table, on s'est rapidement entendu sur un projet d'édition qui rassemblerait des auteurs et autrices des Prairies canadiennes et de l'Acadie. La prémisse était simple : l'acte d'écrire en français est un travail ardu qui se fait dans des zones d'ombre parsemées çà et là sur le continent. Éditer le fruit de ce travail, c'était une façon de le porter à la lumière.

Écrire en français, que ce soit dans l'Ouest ou dans l'Est du pays, c'est avant tout un acte de résistance contre la marée montante de la culture anglo-américaine dominante. La langue française doit avoir, pour se développer, des occasions d'être exprimée publiquement, d'être entendue et, dans ce cas présent, d'être lue. Par ailleurs, on a souvent l'impression que les grands centres de la littérature francophone sont à mille lieues du Canada français et font la sourde oreille aux écrits qui proviennent de la périphérie.

Pour reprendre, avec un brin d'humour, l'image stéréotypée tant associée aux côtes maritimes, on peut affirmer que les revues de création littéraire **À ciel ouvert** et **Ancrages** servent de phare, de point de repère dans la brume, tout comme le silo à grains annonce l'arrivée prochaine du village au milieu des plaines. Dans les deux cas, ces structures annoncent une présence.

Le pari que faisaient nos deux revues en lançant l'appel à texte conjoint était que les claviers de l'Ouest et de l'Est résonneraient aux mêmes rythmes et mobiliseraient les mêmes accents. À vous, lecteurs et lectrices, de découvrir si c'est bien le cas.

L'acte d'écrire consiste non pas à trouver un équilibre ou à tâter le terrain connu, mais plutôt à bousculer les forces qui s'entrechoquent et qui transpercent la paroi qui retient et qui protège l'ensemble. On est à nu. On écrit. Malgré la distance, on se lit et on se rencontre.

En alliant nos forces et nos réseaux, nous espérons provoquer des rencontres inusitées. Nous souhaitons surtout élargir la plateforme de dissémination pour que les bourrasques poussent les voix plus loin et que les images soient projetées de manière à recouvrir le firmament.

Avant de me replonger dans la lecture du numéro *Entre ciel et mer*, je tiens à remercier mes collègues du numéro, soit Marie-Diane Clarke pour la sélection des textes et Anne Brochu-Lambert pour le choix des œuvres visuelles. Merci aux auteurs, autrices et artistes de vous être prêtés à l'exercice.

Ce numéro est un hommage aux gens qui luttent et qui ne lâchent pas.

Jean-Pierre Caissie

Regard sur les textes

Marie-Diane Clarke

Dix-sept auteur.e.s venant de l'Est et de l'Ouest partagent l'encre et les pages de ce numéro conjoint. Jongleurs de mots et d'images dans l'univers d'un roman, d'une nouvelle, d'une pièce ou d'un conte, peaufineurs de chansons, de tankas et de haïkus, diseurs de monologues, animateurs et acteurs, ou concepteurs d'œuvres visuelles et médiatiques, ils peignent les contours de leurs paysages et personnages pour raconter une histoire ou faire entendre l'indicible sous le ciel de l'Acadie et des Prairies. Horizons et mers, lieux réels et imaginaires se côtoient finalement dans ce volume pour offrir une vision artistique et créative qui brise les frontières provinciales.

Dans *Bone Loss*, **Gisèle Villeneuve** combine le réalisme morbide des noyades et les stratégies du conte qui associe l'appel spectral des noyés au rituel d'une célébration par la danse. L'histoire originale des sept garçons noyés, tous appelés Roger, invite le lecteur à revivre l'ancienne tradition de la narration orale. Le rythme des syllabes et le jeu des rimes contribuent ainsi à donner au récit la respiration musicale d'une chanson. Nous retrouvons également dans ce texte l'atmosphère d'irréalité et la structure initiatique des contes de fée qui nous amènent à rejoindre un cercle d'enfants qu'un vieil homme interroge pour enseigner la leçon du jour, « Do you know how to drown? », comme si savoir se noyer était ironiquement tout aussi important, si ce n'est plus, que savoir nager. Cette question est le mot magique qui tisse un lien entre le cœur du maître et celui des élèves, qui rapproche les enfants dans leur effort insolite d'apprendre à retenir leur souffle au risque de se noyer, pourtant à sec au fond d'un lac. Or, dans cet exercice de respiration qui accroît la conscience du corps, le lieu présent des enfants rejoint celui étrange et réel des trente mille victimes de la peste de 1318 dont les ossements renvoient à ceux des noyés. Ce jeu d'échos et de reprises incantatoires raconte finalement la quête du sens au cœur de l'existence humaine que transcendent les gestes rituels. La vie et la mort nous ramènent au même exercice respiratoire, de même que tout acte scriptural ramène l'auteure à la question indispensable du souffle créatif.

Dans ses vers, **Rachel Bonbon** évoque elle aussi l'image des « squelettes ». Cependant, elle rattache cette image à celle des « racines » et du « sang ». Sa gestuelle poétique du désir de s'enraciner, de consolider ses liens avec la terre, figuration de la vitalité verticale du végétal en soi, de la « photosynthèse », s'associe à une ouverture sur les « horizons aussi vastes que la plaine et la mer ». Autrement dit, l'humain devient l'arbre, dialectique de l'enracinement et de l'élévation, dont la mémoire ancestrale ramène à la « source », à l'époque de l'enfance, de la « graine » que fait resurgir le « je n'oublie pas ». Or, malgré les errances ou la « dérive » de l'adulte, les racines « s'établissent », l'accent « se transforme », la construction identitaire se poursuit à mi-chemin entre l'Est et l'Ouest canadiens, pour rendre compte de la force de résilience du francophone.

Le 29 septembre 2018, l'émission *Les Samedis du monde* abordait cette même question de la construction identitaire chez les jeunes francophones de l'Ouest canadien. Adina Balint, professeure de littérature à l'Université de Winnipeg, expliquait qu'aujourd'hui la langue et l'identité francophones de l'Ouest transgressaient les catégories pour devenir un lieu hybride et interculturel qui célèbre la rencontre de multiples imaginaires.

Le manifeste de **Joëlle Préfontaine** en témoigne. Sa thématique de l'inclusion et du désir de parler le « Farmer French de l'Alberta », de se situer en dehors de la trajectoire tracée par la grammaire « pure laine », est renforcée par son emploi du vers libre et celui insistant du « ça » dans les vers qui font écho au titre *J'parle mal, puis j'aime ça*. L'auteure nous offre un hymne à la défense des particularismes et des imperfections de la langue « tout'croche » des Prairies, et nous invite à jouir des mots « rough ou slick ». La majuscule du « Ça » placé à la fin d'un vers, et l'image « Ça run real LOUD », plus particulièrement son jeu d'italiques et de grossissement des lettres, sont des clins d'œil au lecteur francophone pour lui faire prendre conscience que sa langue n'est pas un noyau dur, mais plutôt une matière mobile, et qu'elle est bien une langue de la diversité.

Marika Drolet-Ferguson et **Martine Jacquot** quant à elles pulvérisent les frontières spatiales afin d'explorer les profondeurs de l'« ultime fusion » des êtres qu'un lien de « tendresse » rapproche. La première évoque les « amitiés qui s'étirent longtemps et encore plus loin [qu'elle] ne l'aurai[t] imaginé ». La dernière « ballott[e] » ses lecteurs « d'île en île », « ignorant l'âge des roches et des coquillages » et l'appel des racines, pour les conduire « aux confins d'indéfinissables détours », là où les âmes n'ont « encore ni contours ni souvenirs ». La fluidité du poème de Martine Jacquot à laquelle participe le jeu des allitérations, des assonances et des rimes, rend compte de la « profusion d'amour » éprouvée et du désir de fondre dans le regard de l'autre pour mieux jouir de la « tendresse des arbres » « sous l'email du ciel ».

C'est aussi une histoire d'amitié que **Robert Malo** nous raconte dans sa nouvelle, celle de deux artistes, l'un acrobate et l'autre raconteur, qui se retrouvent un soir au sommet d'une colline au Manitoba. Ils partagent leurs inquiétudes face à la pandémie, des soucis financiers et professionnels. L'acrobate pense s'établir seul sur le terrain de sa mère en Saskatchewan. Or, si cette solitude assure la distanciation sociale, elle prive toutefois l'homme de la « caresse d'un autre ». Néanmoins, ce qui crée avant tout le charme de ce récit est la poésie visuelle que l'auteur a su dépeindre et qui transcende les difficultés quotidiennes des deux personnages. Car malgré la situation alarmante ou le vent frais « qui souffle un peu trop fort », la danse des bulles gigantesques que les deux amis se plaisent à créer et à projeter « haut dans les airs » les mènent vers un lieu réconfortant qui fait oublier la privation et la gêne.

Par contre, dans ce contexte de pandémie, **Daniel Dugas** confronte son lecteur dès le premier vers au thème de la mort qui « rôde ». Toutefois, il transporte le lecteur dans un univers « cellulaire » qui multiplie les lieux et les rencontres possibles, où se côtoient réalité et « déréalité ». C'est un autre monde, celui d'une nouvelle génération « habituée à voir vertical », ou à voir un soleil qui « s'éclate à l'horizon des publicités ». Mais c'est aussi un monde dont la géographie terrestre et la sphère céleste se confondent, et qui peut rejoindre un espace ludique où la mort peut faire « une pirouette » et où l'humain peut devenir « une tartinade étendue sur le biscuit de la vie ».

Avec **David Baudemont**, le regard du lecteur retrouve les lignes horizontales et sinueuses du paysage géographique de l'Ouest canadien. L'auteur joue de la plume et du pinceau pour créer des aquarelles et des poèmes, superposant représentations visuelles et contenus verbaux dont l'effet est d'intensifier le ressenti et la conscience de soi dans le paysage désiré. David Baudemont raconte plus particulièrement son attachement à l'horizon fuyant et libre des Prairies qui évince le sentiment nostalgique des paysages montagneux de son enfance. Ce faisant, il se crée une nouvelle enfance qu'il vit au contact visuel et pictural de cet horizon qui l'invite à « jou[er] à cache-cache » et qui lui fait vivre des moments de révélation.

Joanie Serré et **Alasdair Rees** nous entraînent dans les méandres d'une écriture de la modernité, d'une poésie qui se veut sensuelle et dont les images sensorielles, érotiques et sublimes font vibrer le corps et l'âme. Nous retrouvons chez eux l'évocation d'insectes qui nous exhorte à voir l'indicible. Les deux strophes de Joanie Serré, dont la richesse métaphorique et la densité sémantique rendent le décodage difficile, éveillent plus particulièrement une réflexion à partir du terme « vide ». Cette réflexion se poursuit avec l'image de la « métamorphose des insectes » qui « se divise ». Or, la pensée « binaire » qui est ainsi évoquée et qui incite le lecteur à voir la réalité en termes de dualité finit par acquérir une épaisseur corporelle. Les mots deviennent chair, se colorent, font entendre leur souffle et exhalent les « chaleurs des sexes voluptueux », provoquant un « torticolis » chez le créateur qui leur jette un regard ou leur offre une oreille.

Chez Alasdair Rees, les « maringouins » forment une « buée », expression métaphorique d'une pensée qui se cherche et qui traduit une soif d'avalier, d'un désir de sentir la vie. Le rapport à l'autre, l'exploration des corps et des espaces du dedans se fait à travers le rapport à la nature. Il s'agit d'une communion des corps et des esprits alimentée et célébrée par la présence des éléments de la nature, des « mousses », des « arbres », de la « rivière », des « vagues », de la « marée », de la « pluie » et des « astres ». Cette exaltation lyrique et sensuelle des espaces physiques et intimes débouche finalement sur une tonalité métaphysique, sur un questionnement qui établit des liens invisibles entre la nature et le monde humain : « Comment résoudre l'infini et la dilution? La pureté demeure-t-elle une option? ».

Dans le poème de **Josée Thibault**, c'est l'arbre qui occupe une place centrale, métaphore des racines ancestrales et du désir de la narratrice d'assurer la continuité de son identité culturelle. Le jeu des répétitions, plus particulièrement dans les

tercets qui combinent anadiploses, parallélismes syntaxiques et jeu des sonorités, contribue à faire ressortir combien la question de l'identité et de l'attachement à ses racines est au cœur des préoccupations de l'auteure. La reprise insistante de la déclaration identitaire « je suis la fille du facteur », celui qui distribue des arbres devenus papier, évoque une conscience qui résiste à l'oubli, qui entend poursuivre sa quête mémorielle. La remarque « Je sais d'où je viens / mais je ne sais toujours pas où je vais » traduit l'angoisse d'affronter les effets de l'assimilation et le caractère instable de l'identité francophone; mais elle est aussi un rappel que l'histoire des communautés francophones au Canada n'est pas une histoire figée ou mortifère, qu'elle est une histoire en constante gestation. Autrement dit, si la figure des « mangroves » reflète la nécessité du processus de remémoration, le portrait de la « marcheuse / un peu bohémienne, un peu flâneuse », toujours en « fuite vers l'avant », évoque la détermination de construire un nouvel espace géographique et discursif, un nouveau parcours identitaire.

Paul Ruban et **Caroline Bélisle** affectionnent davantage les objets d'une réalité quotidienne, des fleurs fanées, des « chaises à trois pattes », des « matelas infestés », un « tas de compost », un « dépotoir », voire des « gants de latex abandonnés », qu'ils rattachent au sentiment de solitude et d'aliénation. Toutefois, en racontant l'histoire de ces objets dans notre société de consommation, ils se plaisent à les réinvestir d'une valeur poétique. Ils ont de plus recours à un humour subversif qui trahit un rejet des conventions esthétiques et superficielles. Ce rejet s'associe au refus de la ponctuation et de la rime et s'accompagne dans le poème de Paul Ruban d'une sobriété et d'une économie verbale au niveau de la forme qui n'enlève rien à la musicalité du vers. L'allusion à l'impact économique de la pandémie dans la vie du vendeur de fleurs chez ce dernier, et le portrait humanisé de la « chose » qui rêve de devenir tout simplement « une chose unique / une chose une chose une chose complète » parmi la « gang d'objets perdus » chez Caroline Bélisle, s'allient à l'expression d'une tendresse qui est un tremplin vers la magie transcendante du merveilleux dans le monde réel. Une attitude ludique triomphe finalement chez l'auteure de Van Gogh pour offrir la caricature risible et attachante d'un objet perdu qui réclame son droit de rejoindre l'univers légendaire et fascinant du peintre en se faisant couper une oreille.

Nous replongeons dans un discours mémoriel fictionnel avec les poèmes *Crucifix* et *Ô toi souveraine souvenance*, comme l'illustre l'approche titrologique de leurs auteurs.e.s. Chez **Louise Dandeneau**, l'organisation dynamique des vers que viennent corroborer les enjambements et la suppression des signes de ponctuation, répond au besoin de retracer une histoire dans l'effort urgent de reconstruire l'identité du Canadien-français. Certaines traces de cette histoire sont évoquées, depuis le départ du soldat qui quitte son homestead pour aller mourir sur les plages de la Normandie jusqu'au présent de ses descendants quelques décennies plus tard. Or, dans le déroulement des images du passé qui finissent par s'imbriquer et se superposer, les éléments récurrents d'une génération à l'autre sont la misère et ses effets dans la psychologie du personnage canadien-français. Celui-ci évolue dans un univers dont la paroisse reste le pivot, comme le révèle l'omniprésence du « crucifix ». Cependant, cette mise en récit de la transmission de la

mémoire individuelle et collective, maquée par l'allégeance à la terre, à la religion catholique et à la langue française, aboutit à une projection vers le futur qui cède la place à une parole frondeuse : le « vous a emmerdés » fait fi de la peur de la disparition des communautés francophones au Canada.

Chez **Laurent Poliquin**, les mots et les images abordent également la question de l'identité et de l'altérité pour mettre en lumière une mémoire de l'errance qui « travers[e] les millénaires », voire une existence « sans mémoire », qui ramène l'humain à la « parole borgne du paysage ». À ces images se joint une réflexion sur l'acte d'écrire et sur le désir de reconquérir sa liberté et ses mots pour célébrer sa nouvelle « souveraine souvenance ». Cette célébration atteint une dimension cosmique et mythique, l'auteur se plaisant à évoquer des « mots diluviens », à composer des comparaisons inattendues et insolites dont le but est de faire voir que le discours d'enracinement ou celui sur le passé et l'identité est un discours qui se modifie et qui acquiert une plus grande complexité dans une société canadienne plus diversifiée culturellement.

Simon Brown nous invite également à célébrer. Il va jusqu'à bousculer le lecteur pour l'inciter à vivre l'allégresse des mots et des sons, multipliant les expressions colorées et visuelles, les combinaisons répétitives, les séries synonymiques qui obéissent aux lois de l'analogie phonique, donnant ainsi à son texte une organisation affective ou perceptive. Le style télégraphique de certains segments phrastiques permet même un contact plus direct avec les sonorités. En progressant selon un principe de va-et-vient, voire en adoptant la trajectoire d'une spirale et en créant des enchaînements cumulatifs, l'auteur stimule le désir du mouvement, celui de « saut[er] », de se laisser flotter et emporter par le « courant », même si on s'accroche avec ténacité à des « branches ». Si on chante, c'est pour chanter une « chanson de nulle part ». Si on prie, c'est pour prier une prière qui mène du ruisseau « qui pue » à la rivière qui pue », et de la rivière au fleuve, et finalement du fleuve à la mer. Le cheminement de l'être dépeint par l'écrivain comporte certes des enjeux, mais se veut dynamique pour raconter le désir du Canadien-français de briser la « vitre » et d'aller toujours de l'avant pour goûter le plaisir de se définir et de se savoir en

bonne compagnie, entre ses « cousins » et ses « cousines ».

Les lecteurs et les lectrices se retrouvent finalement face au *Pow-wowland du vingtième siècle* et à la « célébration du centenaire » que fait renaître la danse des mots de Mihku Paul. Le souvenir tragique de la « dernière grande danse dans les Dakota » et le témoignage des « fantômes » dont le rassemblement est un rappel de ceux qui ont perdu leur vie sur la « terre gelée », ne sont pas oubliés. La « cérémonie à grand spectacle » à laquelle participent des figures légendaires, mais aussi des garçons « badigeonné[s] de peinture » et des filles aux « tresses parées de plumes », évoque l'histoire du territoire perdu et revendiqué. Tandis que ces enfants « prennent la pose », il est important de noter que la lumière qui « éblouit » révèle que les yeux des guerriers sont « maintenant clos » et que le « cri de bataille » est « à présent silencieux ».

Auteur.e.s et comités d'organisation, de sélection, de rédaction et d'édition qui ont gravité autour des coordinateurs Rachel Duperreault et Jeff Klassen, ont permis la publication de ce numéro conjoint qui restera gravé dans ma mémoire comme une belle aventure littéraire et artistique. En tant que co-commissaire de l'Ouest, je tiens à remercier le co-commissaire de l'Est, Jean-Pierre Caissie, pour les rencontres fructueuses et enrichissantes que nous avons eues, nos amis d'À ciel ouvert, Sébastien Rock, David Baudemont et Jean-Pierre Picard qui ont pu rendre possible cette collaboration avec Ancrages.

Je voudrais enfin remercier mes collègues du Collectif d'études partenariales de la fransaskoisie, Jeff Klassen et Henri Biahé, pour avoir partagé avec moi le plaisir de poursuivre et d'achever ce projet inoubliable. Je terminerai par la mention de nos artistes qui, sous la direction d'Anne Brochu et grâce à ses rencontres avec Jean-Pierre Caissie, ont pu offrir leur propre interprétation des œuvres écrites. Pour conclure, il faut souligner la précieuse contribution de la Coopérative des publications fransaskoises, du Conseil culturel fransaskois et de la Fondation fransaskoise pour le volet Ouest de la revue ainsi que le gouvernement du Nouveau-Brunswick, le Conseil des arts du Canada et la ville de Moncton pour le volet acadien.

Rencontre Ouest - Est
des mots des Prairies et de l'Acadie

Ancrages
revue acadienne de création littéraire

À ciel ouvert
La revue littéraire des Prairies

Date de parution : fin janvier 2021

Photomontage : Jean-Pierre Picard

L'instinct de respirer



Bone Loss

Gisèle Villeneuve

Dans les textes anciens, il est écrit que les sept Roger de l'été se sont noyés par une splendide journée et que leurs corps ne furent jamais retrouvés. Certaines nuits lorsque la brume monte du lac, on dit qu'on peut les entendre ramer; l'écho du bois frappant l'eau, qu'on peut les entendre déclamer l'écho de leurs appels en clair de lune, dit-on.

Qui étaient-ils? On ne sait rien d'eux, sinon que les boys s'appelaient tous Roger. Les sept Roger, noyés.

Aux enfants assis en cercle au fond du lac asséché, le vieil homme pose une question : « Do you know how to drown? The break point, quand l'impératif primaire te force à respirer, même en sachant que l'inspiration te tuera. Dans les expériences en laboratoire, la plupart des gens atteignent leur break point à quatre-vingt-sept secondes. Ceux qui survivent à la noyade ne chronomètrent pas leurs descentes sous l'eau et les noyés ne révèlent jamais leurs secrets. »

Imaginez les sept Roger de l'été. Leurs cœurs ralentissent à l'unisson. Leurs poumons se remplissent d'eau. Plus tard, beaucoup plus tard, leurs cœurs et leurs poumons sont dévorés par les brochets. Plus tard, beaucoup plus tard, leur chair est décomposée par les bactéries qui vivent au fond du lac.

Le vieil homme demande encore : « Do you know how to drown? Prenez garde! L'hyperventilation peut vous tuer. »

En cercle, successivement, les enfants prennent de grandes respirations. À tour de rôle, on voit leur poitrine se soulever puis se détendre. Après plusieurs grandes inspirations, ils demandent au vieil homme de compter les secondes. Ils retiennent leur souffle, persuadés qu'au fond du lac asséché personne ne se noiera.

« Les boys avaient découvert un article en anglais sur l'hyperventilation dans la plongée en apnée, mais en leur empressement à tenter l'expérience, ils n'avaient pas lu le texte jusqu'à la fin. Ou bien, leur anglais était approximatif », explique le vieil homme.

Un à un, les enfants expirent. Aucun n'a atteint le chiffre 87. Sauf la fille aux longues jambes qui retient encore son souffle. Les autres la regardent avec inquiétude.

En chœur, ils crient : « Tu vas te noyer! Même à sec! »

Avec un bâton, le vieil homme grave 90 dans le sable durci et force la fille à reprendre son souffle. Elle rit et avoue qu'elle est nageuse. Le vieil homme lui rappelle qu'elle n'a pas encore toutes les pièces du puzzle informatif. « Voyez ce qui est arrivé aux ados pressés de s'exécuter! » dit-il, alarmé. Et il imagine leur dialogue.

Pendant combien de secondes peux-tu retenir ton souffle?

Secondes? Ah, non! Minutes! Et toi?

Moi, plus longtemps que toi.

Toi, plus longtemps que moi?

Et toi?

Et toi?

Moi?

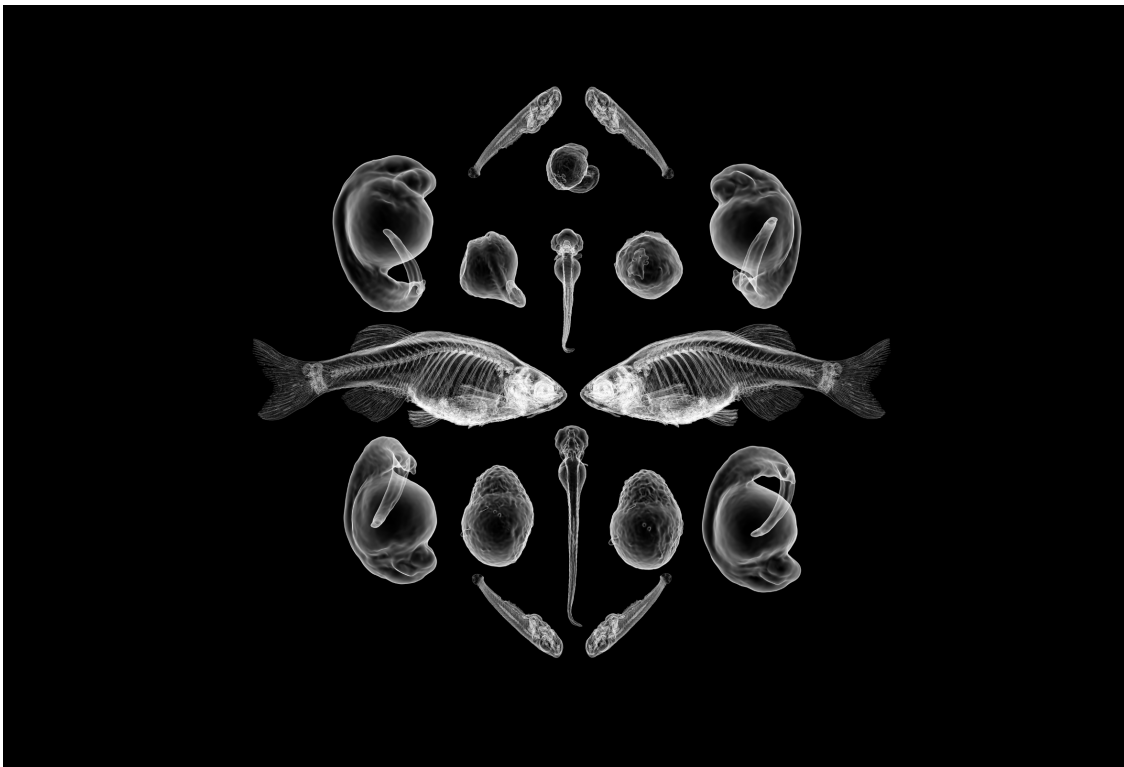
Le vieil homme dit : « If before going under the diver hyperventilates to purge more carbon dioxide out of his system, he may delay his break point for one hundred and forty seconds. » Avec son bâton, il grave le chiffre 140, puis pose la main sur l'épaule de la nageuse pour qu'elle ne refasse pas l'expérimentation. « Il faut comprendre le mécanisme avant de plonger », insiste-t-il.

Cent quarante secondes sans respirer. C'était là le défi des sept Roger. Deux minutes et vingt secondes sous l'eau. Qui battrait le record qu'ils avaient lu dans l'article? Qui gagnerait le défi? Étaient-ils challengers sérieux ou fanfarons régis par la testostérone?

Le vieil homme poursuit : « But since the build-up of CO₂, not lack of oxygen, is the signal that urges the diver to breathe. »

En chœur, les enfants prennent une grande respiration.

« The diver may use up all of his oxygen before sufficient levels of CO₂ force him to surface in order to breathe. Il se sent bien tandis qu'il perd connaissance. Il se noie. Hyperventilation! Beware! »



Jean-Sébastien Gauthier *Nature morte* (d'après Ernst Haeckel), 2017

Rendu 3D produit de microtomographies de poissons zèbres adultes et d'embryons de poissons zèbres au rayons-x synchrotron, extrait du projet *Dans la mesure*, en collaboration avec le Dr Brian F. Eames.

Dans les textes anciens, il est écrit qu'aucun ne manquait à l'appel. Et encore, ils retenaient leur souffle sous les vagues. Sans sentir le besoin de respirer. All's well! Leurs cerveaux privés d'air ne fonctionnaient plus. All's well! Et sous l'onde, ils perdirent connaissance avant d'avoir acquis la grande connaissance de survie. À cet exact moment, à l'unisson, ils ont respiré sous l'eau.

« L'inspiration qui noie », lancent les enfants.

« L'instinct de respirer, dit le vieil homme, même si ce grand souffle te tuera. »

All's well! Roger and out. Et depuis, le lac s'est asséché. Et depuis, les années sont passées.

Tout le jour pendant cet été-là, sous le soleil ou sous la pluie, le vieil homme creuse le sol craquelé en forme de vagues durcies. Fouille les anfractuosités des rochers autrefois submergés, se glisse dans les cavernes autrefois sous-lacustres. Sur la berge, il empile les os. Un astragale, une vertèbre, un os iliaque. Trouvera-t-il un crâne complet? Sept crânes?

Curieux et intéressés, les enfants en vacances participent aux fouilles. S'exclament s'ils trouvent une phalange; débordent de joie si c'est un pied complet.

Le vieil homme parle de prospection à la recherche de fossiles. « Souvent, dit-il, les os de nos très anciens ancêtres sont découverts dans des cavernes ou sont dégagés en creusant les rives de lacs ou de cours d'eau asséchés. De même que je suis à la recherche d'ados noyés. »

Le soir à la lueur de son feu de camp au fond du lac asséché, le vieil homme entouré des enfants compte les os. Il les identifie et les classe : omoplate, tibia, fémur, humérus. Lentement au fil des jours et des fouilles, le monticule grossit. Plus de deux cents os multipliés par sept Roger. Qu'espère-t-il accomplir? Avant la fin de la saison, l'été nordique étant trop court, réussira-t-il à ramasser plus de mille quatre cents os humains? Est-ce même possible de les trouver tous? Restera-t-il tout l'automne? Jusqu'aux premières neiges? Reviendra-t-il l'été prochain?

Avec l'aide des enfants, il dispose les os sur le sable pour reconstituer les squelettes. De jour en jour, on ajoute une vertèbre dorsale. Un après-midi de grande chaleur, on a extrait un squelette presque complet de dessous une excroissance rocheuse. La petite taille des enfants leur a permis de s'insérer dans l'espace restreint. Au grand chagrin de tous, en retirant le squelette, la main droite s'est détachée du poignet. Avec grand respect, on a transporté la main osseuse amputée pour la placer au bout du bras sous le radius et le cubitus.

Le soir à la lueur de son feu de camp entouré des enfants et du plus grand cercle que les ossements forment en une roue de médecine, le vieil homme décrit un lieu étrange, et réel, insiste-t-il, au pays de Bohême.

« Près du village de Kutná Hora se trouve Kotsnice, la chapelle des os. Au dix-neuvième siècle, un excentrique a exhumé les ossements des trente mille victimes de la peste qui était passée par Kutná Hora en 1318. Ah, mes enfants! Dans la chapelle de pierre, les murs sont couverts d'os arrangés en un motif décoratif. Au plafond pendent des chandeliers faits de crânes, de pelvis et de tibias. Sur les murs, on trouve des ossuaires placés en monts dans des niches de la grosseur de fours de forge. Dans cette chapelle le jour des Morts, on pourrait donner un bal macabre. »

L'imagination des enfants s'active. Dans la lueur du feu de camp, ils voient osciller les squelettes encore incomplets gisants au fond du lac asséché. Les flammes donnent l'illusion de mouvement, nageurs faisant la planche sur une eau invisible.

Le vieil homme raconte : « Les ossements des victimes de la Grande Peste décorent une chapelle. Des paléoanthropologues fouillent notre préhistoire à la recherche de vestiges fossilisés, en vue de reconstituer un puzzle auquel il manquera toujours des pièces. En cet été, les noyés ne révèlent rien de leur soi, non plus que les victimes d'une peste du quatorzième siècle européen ou les fossiles de nos ancêtres lointains. »

En brassant les braises, le vieil homme lance : « Beware of hyperventilation! Although an essential practice of the free diver, hyperventilation could kill you. C'était là, mes enfants, la dernière phrase de l'article que j'avais écrit il y a si longtemps. Phrase fatale en gros caractères rouges. »

Beware... L'avertissement tourne sans répit dans la tête du vieil homme. Dans son sommeil, la nuit sous la tente. Durant les fouilles, tout le long des longs jours.

Plus de mille quatre cents os humains divisés par sept. Pour le vieil homme et pour le lit du lac gardien de tant d'os, pendant tant d'années pour lui et pour le lac asséché, on pourrait dire qu'il s'agit là d'un cas d'ostéoporose. Une diminution progressive de la masse osseuse du squelette d'un vieil homme, survenant avec l'âge, et des squelettes de sept primes jeunesses, grugés par temps et érosion.

Such bone loss!



Regroupement artistique
francophone de l'Alberta

*Merci aux autrices et
auteurs de nous faire
vivre leurs
univers littéraires.*

www.lerafa.ca

☎ 780.462.0502 ✉ info@lerafa.ca **f** @RAFAAlberta **ig** @rafa_alberta **t** @RAFAAlberta



I et II

Rachel Bonbon

I

Virevoltante,
mûre
je pivote
Indécise
bornée
horizons aussi vastes que la plaine et la mer
je dérive
mes racines rampantes, canailles
envahissent, s'établissent
dérangent

je n'oublie pas
la source
la graine
les débuts

l'accent se transforme
je m'adapte

II

Je marche
entre squelettes
sous mes pieds
les couleurs confettis
de vos racines
un tapis douillet
une promesse

un rappel
photosynthèse



Lou-Ann Bourdeau, *ciel mer*
Aquarelle et encre sur papier, 2018



Manifeste :

J'parle mal pis j'aime ça

Joëlle Préfontaine

*Dearest oblivious and/or condescending Canadians,
Cher peuple canadien inconscient et/ou condescendant,
It is with utmost importance,
C'est avec grande importance,
That I explain to you,
Que je vous explique,
That my efforts to "properly" communicate are completely exhausted.
Que mes efforts de communiquer « correctement » sont complètement épuisés.
Therefore I bring forth the news,
Et donc je vous apporte ces nouvelles,
That this manifesto truly represents my thoughts and frustrations.
Que ce manifeste représente la vérité de mes pensées et mes frustrations.
From this point forth,
D'ici à l'avance,
I seek to please those disenchanted by negative linguistic experiences,
Je cherche à plaire à ceux désabusés par des expériences linguistiques négatives,
And to please twisted tongues,
Et à plaire aux langues tordues,
Fatigued from years of conforming to the constraints of 'pure' form communication.
Fatiguée après de nombreuses années de conformités et contraintes de communication en forme 'pure'.*

*It is with great pleasure,
C'est avec grand plaisir,
That I will speak to you in my first language,
Que je vais vous parler maintenant dans ma première langue,
What I call the "Farmer French" of Alberta.
Ce que j'appelle le « Farmer French » de l'Alberta.
I seek not to offend,
Je ne cherche pas à offenser,
Rather, only to let my heart speak.
Plutôt, laisser parler mon cœur.*

J'parle mal, pis j'aime ça.

Pure langue, pure laine,
Pure shit
Va donc sacrer ton camp
J'en ai eu assez de *c'bullshit* sur les langues.
Identités limitées,
Pas eu de révolution icitte.
Y't'ont pas même enseigné qu'on existe.
Le français dans l'Ouest c'pas *perfect*,
On connaît pas tout' les bons *words*,
Pis on *switch when we want*.
C'est comme ça qu'ça s'passe
Ma vérité comme francophone dans l'Ouest.

J'parle mal, pis j'aime ça.

Y'en a du monde qui viennent en Alberta,
Pis y'ont pas d'problème à faire leurs argents,
But they don't give a shit about the province or the people.
Moi, j'ai grandi icitte.
C'est où ma famille fait leurs vies.
Pour cent-dix-sept ans.
D'un soddy dans 'terre,
To livin' in comfort.
J'suis rien qu'une 'tite fille des prairies
Qui profite du travail dur de mes ancêtres.
Pis, j'ai pas même leurs accents
C't'un *hybrid*.
Mais pas comme un char où ça *run real quiet*,
On the contraire,
Ça *run real LOUD*,
Pis j'va's pas m'chercher un *muffler*
Anytime soon.

J'parle mal, pis j'aime ça.

Une révolution!
Un appel
Nation wide,
Qu'on s'débarrasse du
Stick up our ass,
Pis qu'on réalise qu'on pourrait apprendre à se connaître.
Qu'on pourrait apprendre à travailler ensemble,
Pour se féliciter qu'y'a encore certaines tradi-
tions qui existent
Malgré les efforts de nos oppresseurs,
Pis que des fois,
C'est nous, nos
Own worst enemies.

Tout l'monde qui veulent parler français,
Whether c'est rough ou slick,
Un accent propre,
Ou un accent appris,
C'est l'temps de se rassembler,
Et d'accepter
Qu'on pense tou'ès deux
Qu'on parle tout' croche,
Qu'on pense tou'ès deux
Qu'on parle tout' mélangé,
Pis à l'envers.
But that somewhere in our hearts,
Le français c'est une des langues qu'on trouve,
Pis qu'on la parle,
Comme on la parle.

Moi, j'parle mal, pis j'aime ça.



David Champagne, *We Speak*
Photomontage numérique, 2014



lien de sens

Marika Drolet-Ferguson

nos amitiés qui s'éloignent, celles qui s'empressent et celles qui s'endorment, celles dont la distance appelle à l'ennui celles dont le chemin se creuse

nos amitiés depuis toujours et celles qui n'ont plus rien à se dire et celles qui croient en ces moments pour se sentir ensemble, pour se relier pour se porter

nos amitiés qui se pointent par surprise au lever du jour en route vers quelques heures à tes côtés

nos amitiés qui se regardent droit dans les yeux en sachant très bien que tout n'est pas dit mais en choisissant aussi très bien de laisser ça ainsi

nos amitiés qui s'admirent, celles qui en voudraient beaucoup plus qu'il n'y a à offrir dans les circonstances pourquoi est-ce que je me fis aux circonstances

nos amitiés qui apparaissent, celles qui s'enflamment, celles qui s'embrassent

nos amitiés qui s'étirent longtemps et encore plus loin que je ne l'aurais imaginé

nos amitiés qui nous devancent, nous animent et nous montrent

nos amitiés qui dérangent et celles qui soignent, en même temps



Estelle Bonetto
Détail de l'exposition *Échos*, photographies, miroir, 2020



Tu viens à moi

Martine L. Jacquot

Tu viens à moi du bout de la terre
explorer mes rives et mes rêves
Le lointain perd son sens
dans la chaleur d'un dernier rayon
qui annule nos chagrins et nos peurs
Je devine ta voix portée par un vent d'arrière-saison
apaisant tumulte et tourbillons
Je devine

*

Qui sommes-nous dans les poussières du siècle
ballottés d'île en île
ignorant l'âge des roches et des coquillages
Qui sommes-nous dans le dédale des méandres
alors que le minerai remonte à la surface
Quand il n'y a plus de racines
il reste la route
Il reste nous

*

L'encre a séché sur les années
dans le silence lancinant
de minuits oubliés
Loin est l'embâcle sans nom
Il est des mouvances espérées
aux confins d'indéfinissables détours

*

Voici venir l'accueil à l'avant-goût de miel
comme une profusion d'amour
trop longtemps retenu
Dans le miroir de nos yeux éclaircis
ne restera des larmes séchées
qu'une fragile frange de sel
Oublier les gifles glaciales d'hivers d'antan
quand les loups osaient marcher sur nos pas

*

Nous cheminerons à visages découverts
sous la lune d'équinoxe

Une à une les images noires s'effacent
nous laissant plus nus
que des nouveaux nés

*

Sommes-nous près du but
ou l'exploration doit-elle être orpheline
Les indices sont là
voilés
quasi tangibles
et nous chuchotent de savourer
Peu importe le nom que porte cet instant
Il existe

*

Je t'attends comme un feu de bois flotté
sur la berge givrée
Il faudra apprivoiser la lumière
boire la rosée et
déceler des bruits nouveaux
Dans le souffle des heures brumeuses
j'écouterai le chant silencieux de ton âme
Quand l'aube se lèvera
nous saurons qui nous sommes

*

Arrive le jour de déchiffrer
nos tranches de vie
comme poèmes suspendus à la corde à linge
de quotidiens floutés
pour nier le néant et le temps perdu
La braise couve sous la cendre
dit-on

*

Lumière diffuse
Ce halo sans nom qui se dessine
dans les balbutiements de l'automne
Quelque chose de virginal
d'inédit
L'ombre s'éloigne

Ne sombrera pas notre barque à peine dénouée
Marcher main dans la main comme on déchiffre
un chemin inespéré

*

Nous n'avons encore ni contours
ni souvenirs
pourtant nous imaginons l'ultime fusion
Nos projections se confondent sans doute
par intermittence
sans que nous le sachions
Une autre marée te portera
comme inéluctable victoire

*

Il est des soifs insatiables
au sortir de déserts
Coller une image aux murs de jours naissants
Il faut parfois s'arracher à ses habitudes
sous l'émail du ciel
entre la tendresse des arbres
Le matin s'ouvre comme un fruit bien mûr



Zoé Zénon, *Oui Wey*
Illustration numérique, 2019

L'horizon des possibilités



Bulles nocturnes

Rob Malo

Deux hommes qui approchent la quarantaine sont debout au haut d'une colline dans une province avec peu de collines. Ce n'est pas une vraie colline, c'est un ancien dépotoir de verre et de cendres qui s'appelle *Garbage Hill* qui est maintenant un parc au milieu de la ville.

Il est 22 h. Il fait noir.

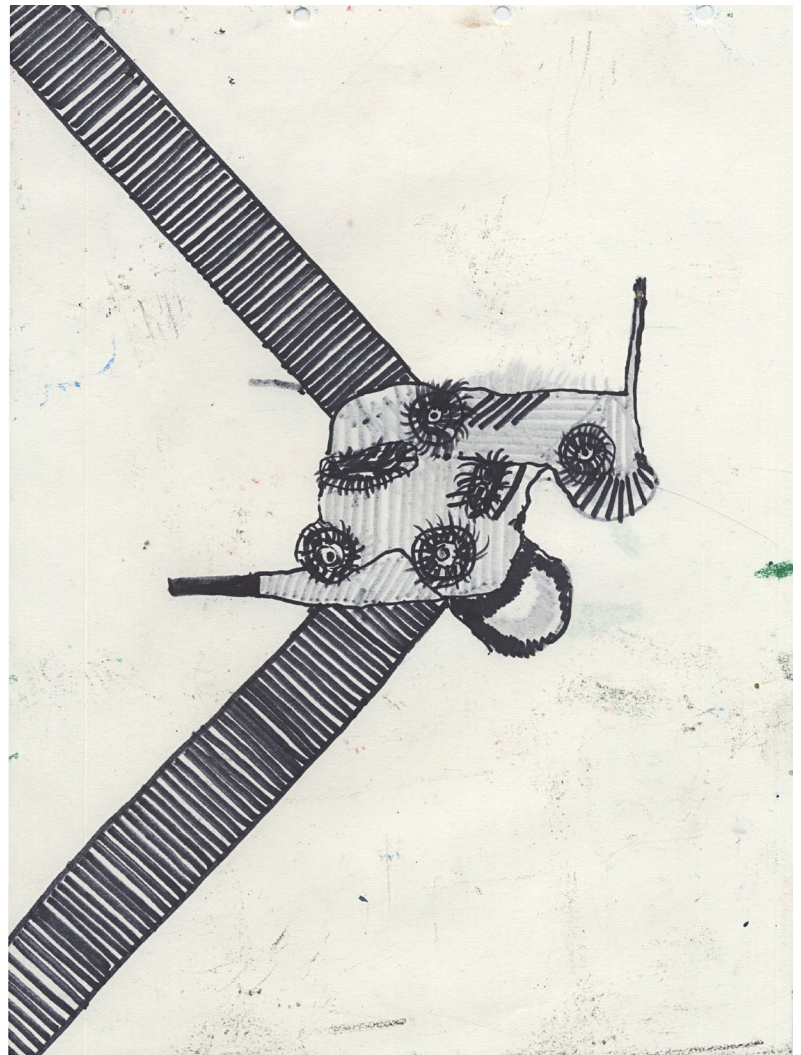
Les deux amis créent des bulles gigantesques de savon qui flottent aisément d'une direction ou de l'autre sur les petites brises calmes qui contournent la butte. Les lumières de la ville reflètent une variété de couleurs dans les bulles imparfaites qui se ballotent sur les courants d'air. Ces hommes sont artistes de scène, l'un est plus acrobate que l'autre, l'autre est plus conteur que le premier.

- Une des tiennes s'est rendue presque de l'autre côté de la rue, dit l'acrobate.
- C'était de la chance, répond le conteur, elle a failli éclater sur l'arbre avant d'y arriver.

Les deux adeptes de trucs de jonglerie baignent des baguettes rattachées de fils de nylon dans un cinq-gallons rempli de solution savonneuse. Chacun à leur tour, ils brassent le liquide pour créer de plus belles bulles. Dans un même temps, en respectant une distanciation de deux mètres, ils lèvent les baguettes dans les airs gracieusement pour les séparer doucement. Le petit vent qui passe étire la membrane de savons retenus entre les fils de nylon pour que des bulles de la grosseur de banc de parc s'échappent du filet l'une après l'autre pour compléter des voyages nocturnes éphémères.

- Ça fait plusieurs mois depuis mon dernier spectacle devant une foule, dit le conteur.
- Moi aussi, répond l'acrobate.

D'autres bulles se font confectonner. Ils les observent flotter. Certaines s'envolent de plus en plus haut, plusieurs suivent la pente de la colline pour éclater quand elles touchent les grandes herbes.



Guillaume Lépine, *Absorption recto/verso (noir et blanc) 2*
Dessin à l'encre sur papier (sans acide), 9 x 12 po, 2016.

- Mon fils de cinq ans aimerait beaucoup ça, faire des bulles du haut de la colline, dit le raconteur. Je devrais venir ici avec lui demain.

- Comment longtemps peux-tu survivre sans spectacles payants? Si ça continue pour les prochains mois, la prochaine année? demande l'acrobate.

- On va voir... je sais qu'on est bon au moins pour l'an prochain, ma femme travaille quand même, mais si je ne génère pas de revenu, il va falloir que je trouve un emploi, réplique le raconteur en soupirant.

- Pas si simple, moi je cherche comme c'est là, l'argent du fédéral s'épuise bientôt et je n'ai pas de *back-up* moi. C'est des temps durs pour les célibataires. *Anyway*, les bons jobs sont rares et la compétition est sérieuse. Je n'ai pas grand-chose sur mon CV qui va me décrocher le même montant d'argent que je faisais sur scène. J'ai remarqué hier que ça fait trois mois depuis que j'ai inventé un nouveau truc... ça fait probablement deux mois que je n'ai pas vraiment pratiqué. Je me demande des fois si jamais je vais retrouver les foules avant que mon corps vieillit trop pour accomplir mon *show*, dit l'acrobate.

La dernière bulle de la série éclate haut dans les airs. Les deux plongent leurs baguettes dans le seau.

- Puis, ça fait combien de temps depuis ta dernière *date*? demande le raconteur.

- Trop longtemps. Au moins t'as du monde dans ta vie qui te touche toi, réplique d'un ton jaloux l'acrobate. En plus, tu peux raconter tes nouvelles histoires à ton petit tous les soirs. Jongler devant le miroir ou pour *Instagram* c'est rendu plate à mort. Pour ce qu'est du sexe... je suis pas mal habile avec les mains, mais ce n'est pas comme la caresse d'un autre.

Les deux se mettent à rire. Les baguettes savonnées en main, ils les lèvent. Un petit vent souffle, ils font des bulles. Elles échappent à la vue soit à cause d'une implosion silencieuse ou à cause du manque d'étoiles dans le ciel.

- Qu'est-ce qui arrive si tu ne trouves pas un *job* avant l'hiver? demande le raconteur.

- J'irai en Saskatchewan, pour vivre sur le terrain de ma mère. Elle ne s'en sert pas, dit l'acrobate.

- Au milieu de nulle part? Seul? réplique le raconteur d'un ton surpris.

- Au moins là, je n'aurais pas de loyer à payer... J'pourrais travailler pour un fermier dans le coin puis acheter du manger. De plus, je n'aurais pas à m'inquiéter de pogner cette maladie et de la partager avec un autre plus vulnérable, explique l'acrobate.

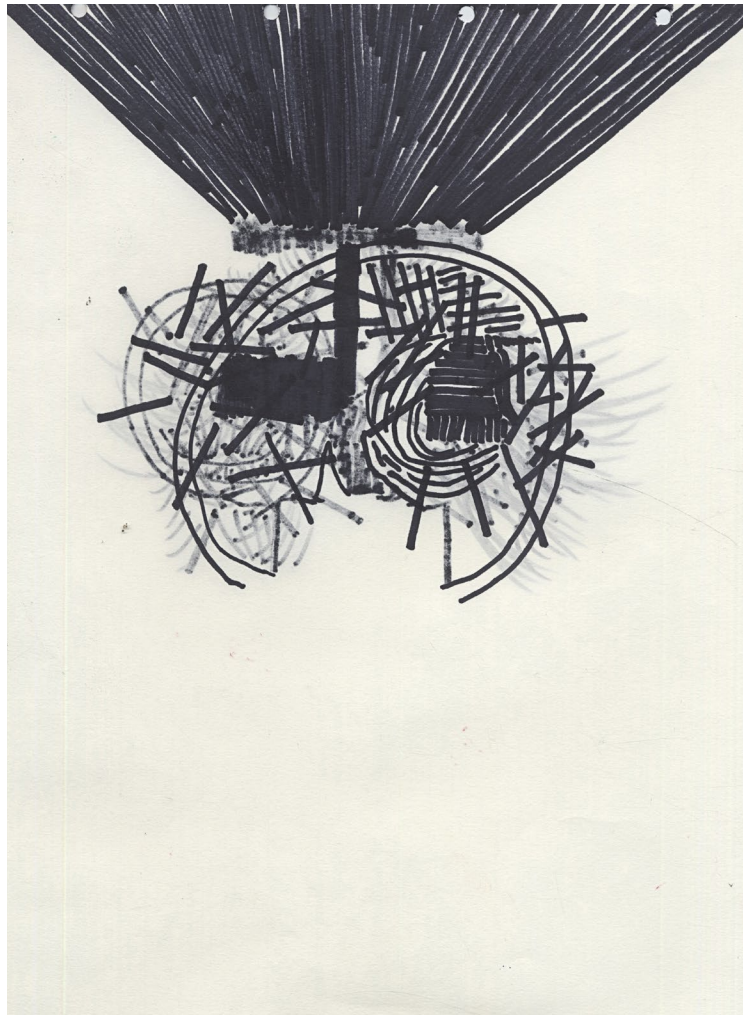
- La solitude peut être aussi mortelle que cette maudite maladie, déclare le raconteur.

- S'endetter, ne pas payer son loyer, crever de faim et geler bien raide durant l'hiver winnipegois est aussi un pauvre choix. J'veux pas me retrouver en janvier à quêter pour du manger dans un *soup kitchen*... ou chez toi? L'acrobate termine sa phrase avec un gros sourire en pleine face.

- J pense pas que ma femme serait d'accord d'accueillir un gars sur notre *couch*, *sorry man*, on n'a pas les capacités d'héberger un autre, pas durant ces temps incertains, lui répond le raconteur d'un ton honnête et triste.

- *Ya* je l'sais, c'était une *joke*, dit l'acrobate.

Personne ne rit. D'autres bulles flottent. La plupart éclatent à cause d'un nouveau vent frais qui souffle un peu trop fort, mais un couple de petites bulles rondes survit. Elles flottent haut dans les airs. Elles dansent un peu dans la sombre nuit avant d'éclater hors de vue.



Guillaume Lépine, *Absorption recto/verso (noir et blanc) 1*
Dessin à l'encre sur papier (sans acide), 9 x 12 po, 2016



Canapé / Sero

Daniel H. Dugas

Canapé

la mort rôde
comme une voleuse en puissance

cambricoleuse acrobate
courbée, déhanchée,
nous démanchés

le silence de son vol
occupe plus d'espace
que d'espace existant

la superficie du néant
en suspend dans un ciel

les contrôleurs terriens
ne savent plus où donner de la tête

le radar mandala
le bruit parasite
une ligne d'horizon

elle plane parmi nous,
aimantée par notre matière
nous effleurant de sa cape
de son souffle

pendant un instant, une pirouette
elle respire à l'amble
avec tout un chacun
en symbiose avec nos manières

nous, étendus sur le canapé de la vie
alimentons sa faim et elle,
s'embrase de notre présence

elle est là, existante
vorace, inassouvie

Sero

une génération cellulaire
habitée à voir vertical
ne sait plus quoi et comment faire

les tours humaines fondent au soleil DEL
figures héliotropes, électroluminescentes
se retournent sur elles-mêmes en boucles
débouchent sur le paradigme des programmeurs
sur l'insistance de la réalité et de la déréalité

le menu déroulant des tranches de vie
fait panorama-kaléidoscope
pendant que le soleil comme un fragment
s'éclate à l'horizon des publicités

*Sero est une télévision rotative de Samsung qui peut se positionner
autant à l'horizontale qu'à la verticale.*



Maryse Arseneault, *Help Phone / Au bout du fil*
Photo d'une installation sonore. 2015-2017.

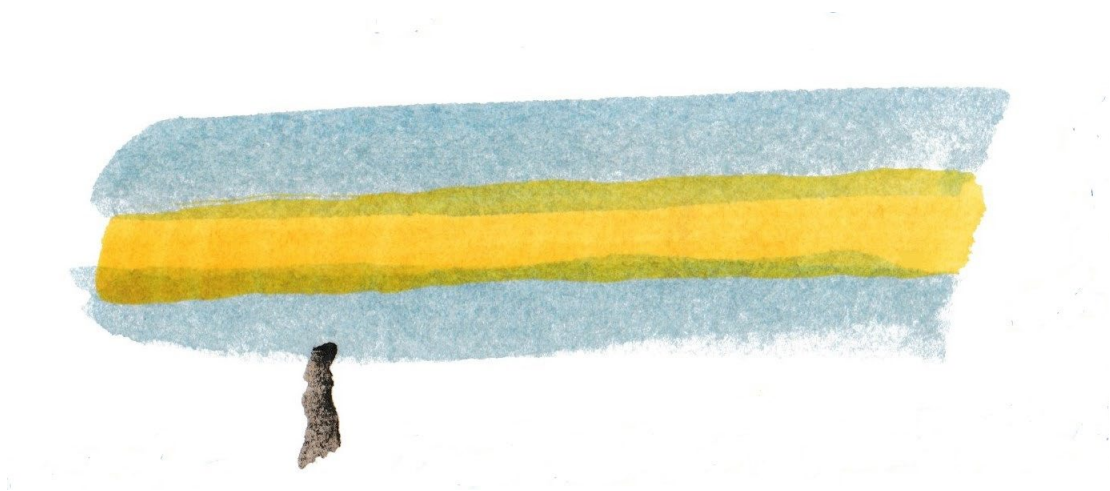


Plaines aquarelles

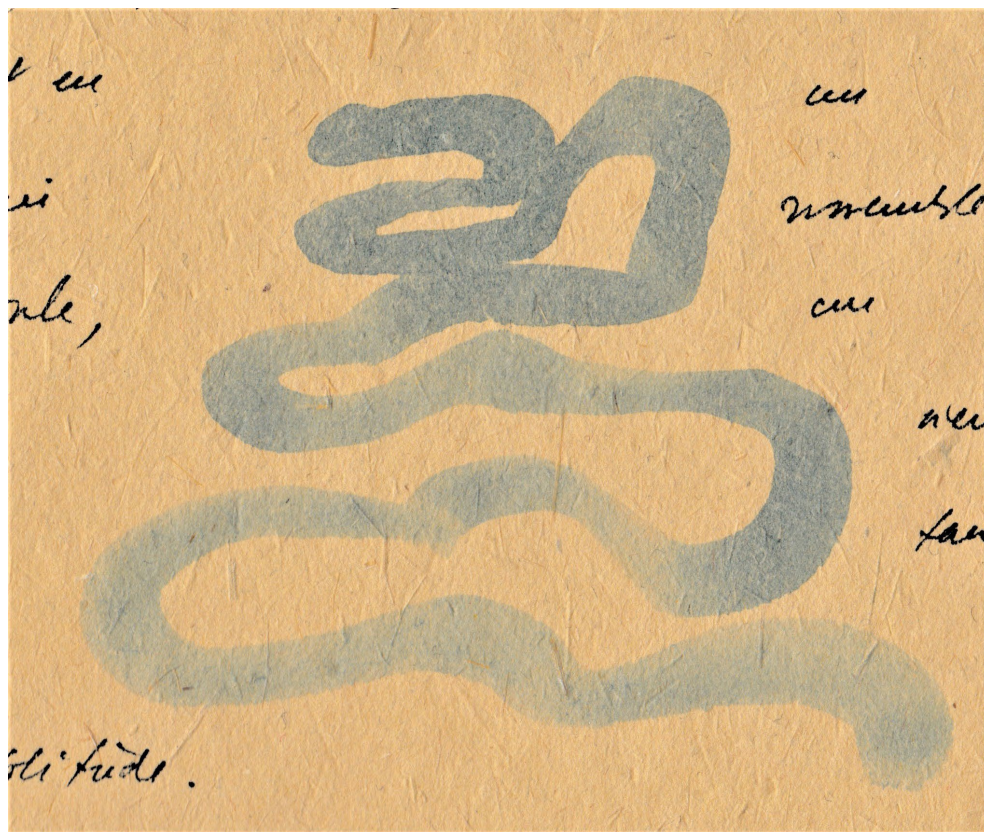
David Baudemont



Une ligne fine traverse le jour blanc
une haie au bout du champ?
une colline dans le lointain?
un filet de fumée dans l'air figé?
J'aime quand l'horizon joue à cache-cache



La plaine au couchant
Double deuil :
celui des vallées de montagnes qui m'ont vu grandir
et la certitude que même si je le désirais, je ne pourrais plus y vivre
habitué que je suis à ce que rien ne s'oppose à mon regard.



Il fut un temps où la simple vue d'une rivière de plaine me plongeait
dans une accablante léthargie
Mais à mesure que mon propre parcours empruntait d'hasardeux détours,
les méandres des cours d'eau m'apparurent comme une quête
J'y reconnais aujourd'hui la *circumambulation* de Carl Jung
ce passage obligé dans l'errance qui seul nous fait grandir

David Baudemont,
Plaines aquarelles, aquarelle sur papier, 2020



Le binaire

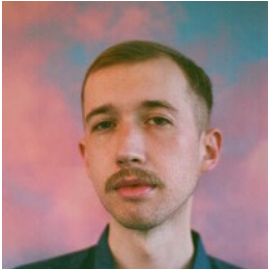
Joanie Serré

Le vide coute cher,
la métamorphose des insectes se
divise par zéro, zéro un, zéro zéro un
le binaire à trop de corps, trop de muscles à caresser.
Gonflé sur ses ombres qui se goutent, qui
s'infectent, il signe les étapes en petits déluges coriaces
qui n'oublie pas la narration définitive, qu'on sent
tracer les couleurs, les chaleurs des sexes volup-
tueux,
des dénombrements.

Il s'enfarge, essoufflé et
avale la perte de l'obscénité de nos erreurs,
joli torticolis suspendu à l'oreille.



Mario Rhéal Landry, *Wapek midjik*
Dessin, encre rouge et noire, 2017



Trois mois, trois tois

Alasdair Rees

• • •

J'avais envie de tout voir
alors j'ai aérosolisé

mes yeux. Deux chiens d'os
chassant des astres, une poursuite:

on exprimait nos doutes et la certitude
entraît par nos bouches, une buée

de maringouins. Le jour a été mouillé...
où est passé ce secret qui se cachait

dans les arbres et la rivière?
Tu m'embrasses, mouillé

par ton corps. Qu'est-ce qui pousse en
moi maintenant? Maringouins, mousses, la
marée;

rentrant, fuyant.
Quand tu pars

tu laisses
un sédiment.

• •

Les souvenirs comme la terre
sont rafraîchis par la pluie.

Une odeur oubliée revient sous mon nez
et je suis en larmes. tout est eau.

Tu m'envoies des longs messages texte.
Ce sont des vagues qui buttent ma côte.

Comment résoudre l'infini et la dilution?
la pureté demeure-t-elle une option?

•

Trop d'oxalates peuvent tuer un agneau;
laisse-le pas roder dans le chou frisé.

Le soir quand ton poing est entré dans mon
dos,
c'est ta voix sur ma nuque qui m'a empoi-
sonné.



Michèle MacKasey - Patuanak - Axene'i Tih'al

Le projet *Axene'i Tih'al* est présenté par le Common Weal Community Arts Project avec la collaboration de Michèle MacKasey, artiste en résidence à Patuanak, de Manuel Chantre, artiste invité, et de la Première Nation English River, avec la participation des galeries Wanuskewin, Saskatoon SK. Ce projet est l'un des 200 projets exceptionnels soutenus par le programme Nouveau chapitre du Conseil des arts du Canada. (Photo: Beskkaai Paul).



Mon arbre (La fille du facteur)

Josée Thibeault

mon arbre généalogique est une épinette boréale
une épinette boréale
arrachée comme une mauvaise dent à sa forêt coupée à blanc

mon arbre généalogique est un conifère à pulpe
un conifère à pulpe
empilé en rondins sur le Bouclier canadien

mon arbre généalogique est une pitoune dravée
une pitoune dravée
sur les flots de la Mékinac jusqu'à la Wayagamak

mon arbre généalogique est une pâte et du papier
une pâte et du papier
usinés, carton pressé, papier journal de la Canadien International

mon arbre
abattu par le bûcheron
surfé par le draveur
broyé par le machine-operator de la Kruger
mon arbre
devenu papier
puis message codé
propagé par le facteur

mon arbre
mes racines
ma souche
mon histoire
mon identité
en marche
vers l'ailleurs

je suis la fille du facteur
une page blanche un peu bâtarde
une enveloppe de papier kraft
mal léchée, un peu timbrée
une lettre à la poste trop affranchie
qui a toujours voulu quitter sa capitale de la poésie

je suis la fille du facteur
une exilée devenue femme de lettres
car semble-t-il que je suis poète
artiste de la parole ou bien auteure
mais bien malgré moi, comme tout le monde
je gratte de moins en moins de papier
je fixe plutôt des mots sur un écran d'ordinateur

les forêts d'épinettes noires ont été décimées
les billots ne flottent plus sur le St-Maurice pollué
les portes des papetières se sont refermées
même le métier de facteur est du passé

mon arbre généalogique est menacé d'extinction
car il n'y aura pas de branche après mon nom
je n'aurai pas produit de fruit, pas même de fleur
il n'y aura pas de pomme pour tomber
aux pieds pleins de fourmis
de la fille du facteur

je ne renie pas pour autant mes origines
au bout de chaque orteil, il me reste quelques racines
comme celles des mangroves
qui me relie aux lieux de mon enfance
berceau de mon imagination féconde
quand je me prends les pattes dans les prairies
quand je plonge tête première en zones profondes

la fille du facteur est une marcheuse
un peu bohémienne, un peu flâneuse
car je n'arrête jamais, comme mon père
de me promener
je fais ma run, je poursuis ma trajectoire
ma fuite vers l'avant
ma quête déambulatoire

je sais d'où je viens
mais je ne sais pas toujours où je m'en vais
et je continue d'avancer
une boussole à la place du coeur
car je suis la fille du facteur



Denis Lanteigne, *Monter aux cieus*
Installation : bois et chaux teintée, 2017



Jan Van Zanten

Paul Ruban

Jan Van Zanten
floriculteur
de son état
fait pousser
des fleurs
aux drôles
de noms

*l'ornithogale douteux
l'orchidée papillon*

mais cette année
Jan Van Zanten
n'en vend pas
à peine cueillies
il ne fait que
les jeter
sur un tas de
compost
à deux pas
de sa serre

car cette année
de fleurs
on n'en veut pas

les noces sont reportées
les funérailles
se font par Zoom
et Zoom n'a pas de nez

or Jan Van Zanten
n'a pas à se sentir seul
dans son cimetière de
pétales fanées

à dix milles
kilomètres
de chez lui
à Tokyo
on arrache
les roses
des parcs
à pleines poignées
pour faire fuir
ces poumons
indociles
qui osent
inspirer
les parfums
du printemps

Rosen Verboten!

dans ma p'tite
plate-bande
entre deux
gants de latex
il y bourgeonne
une tulipe têtue

quand elle éclot
je crois bien que
je la cueillerai
et l'offrirai
pour le geste
à Jan Van Zanten



Frédéric Gayer, « F. et M. en ville »
Sérigraphie, 2020



Van Gogh

Caroline Bélisle

Le jour des gros déchets
l'homme de ma vie m'a déposée sur le trottoir

Parmi les chaises à trois pattes et les matelas infestés
j'ai estimé ma valeur
et je me suis mis en vente sur kijiji

Allô
jeune étudiante encore sympathique malgré les circonstances
cherche un endroit à l'abri des intempéries
un peu lourde mais faite solide

Un monsieur m'a magasinée sur kijiji
il collectionne toutes les choses qui ont plus de potentiel
que d'utilité
entre les pneus encore bons pour un an ou deux si t'es chanceux
et la valise un peu défoncée mais elle est vintage
il m'a choisie

Je me suis livrée à sa porte et il m'a rangée dans son grand placard
de bric à brac avec toutes les choses qu'il a un projet abstrait
de retaper pis de vernir

Maintenant je vis ici dans le noir
avec une gang d'objets perdus
blottie entre un vieux coffre de couture et un coquillage
je me sens comme un objet trouvé

Le gars du kijiji
il a un nom qui rime avec décapant
tous les soirs il se berce au son de sa scie à onglets et de sa perceuse électrique
ses deux amants qui ronronnent bruyamment

Je pleure quand je les entends
parce que le bruit des choses qu'on répare est parfois pire
que les détresses qu'il enterre
Grâce à eux
je me suis fait une amie
un petit sécateur (elle préfère le terme sécatrice)

Quand elle me voit calculer comment haute devrait être ma chute
jusqu'au sol pour bien me rompre le fil de ma pensée
elle me dit
si je peux faire quoi que ce soit pour toi, tu n'hésites pas
elles sont plus douces que l'on croit, les sécatrices

Elle vient toujours tailler ce qui dépasse et me rappelle
que contrairement au dépotoir des gros déchets
qui est une destination finale
ce placard est une station de correspondance

Ici on peut encore accorder au futur simple
dire des choses comme
je serai
et le temps viendra

Quand la porte du placard s'ouvre grand
le gars du kijiji nous regarde en fronçant les sourcils
il choisit l'un d'entre nous
et on le revoit jamais
Ça nous donne espoir qu'il est devenu autre chose
Ça doit être beau quand même
avoir une vocation

Un jour ce sera mon tour
Quand je vais sortir d'ici
j'espère être une chose utile
sinon une chose qui fait sourire
J'aimerais être une chose qu'on remarque
Une chose unique
une chose une chose une chose complète
pour une fois
Quand il va me sortir d'ici
le gars du kijiji
j'espère qu'il saura niveler mes renflements
qu'il bouchera les craques
et qu'il fera de moi un vase une équerre ou un oiseau

D'ici là
j'attends

La nuit dernière
je n'en pouvais plus du bruit des moteurs et de
l'envie
j'ai ouvert le coffre de couture
et j'en ai sorti un très long fil
dont je me suis servi pour coudre ce coquillage
mon voisin
contre mon oreille
il est moi maintenant
et je suis lui
et ensemble on entend toujours l'océan

Mon amie sécatrice a coupé les fils qui dépassaient
pour faire plus joli
Je crois qu'un bon soir
je vais lui demander de me couper l'autre oreille
comme Van Gogh

Mon oreille
je la mettrai sur le bord du trottoir peut-être
dans une casserole rouillée ou un tiroir qui ne
ferme plus
et elle ira rejoindre les autres choses qui ne servent
plus à personne



Anne-Marie Sirois, *Aspirateur*
Sculpture. Série des Fers.
Photo: Marc Xavier LeBlanc

Au-delà des contours
et des souvenirs

Créations et fictions dans les Prairies

**Conférence virtuelle de
création littéraire, artistique,
et musicale**

Organisée par le **Collectif
d'études partenariales de la
Fransaskoisie, USask, et Acfas
Saskatchewan**

Conférencier.e.s-interprètes :

- *Le Cercle des écrivains*
- *La Troupe du Jour*
- *La communauté fransaskoise
et ses artistes*
- *Invité.e.s de l'Acadie*

Programme

Soirée d'interprétation,
vendredi 19 mars 2021, 16h à
20h

Table ronde, samedi 20 mars
2021, 16h à 20h

ENTRÉE LIBRE

**Pour vous inscrire comme
participant.e :**

<http://www.cepfransaskoisie.com>

jek875@usask.ca



UNIVERSITY OF SASKATCHEWAN

College of
Arts and Science

DEPARTMENT OF LANGUAGES,
LITERATURES AND CULTURAL STUDIES
ARTSANDSCIENCE.USASK.CA



Acfas

Saskatchewan



Pow-wowland du vingtième siècle

Mihku Paul

Traduction : Sophie M. Lavoie

En 1920, célébration du centenaire, cadence du temps,
commémorant le moment
quand tout a changé.
Une rupture, renommer le territoire, violemment apprivoisé.
Découpé et revendiqué, colonisé, l'état du Maine.

Deux visages aux regards fixes, des enfants, couleur sépia,
qualité muséale, collés aux pages.
Fille et garçon froncent le sourcil devant l'œil de la caméra,
lentille rigide de l'histoire, une arme dangereuse.

Trente ans depuis la dernière grande danse dans les Dakota,
quand les balles voyageaient plus rapidement
que la lumière qui a figé ces deux êtres.
Rassemblant les fantômes, les suppliants ont enterré leurs cœurs,
sont morts sur la terre gelée.

La lumière captive éblouit ces jeunes yeux,
révèle leurs sourires à moitié grimaces.
Disparus, le wigwam en écorce de bouleau,
le tipi en peau de buffle.
Avec comme arrière-plan une tente en jute, les fossettes
du garçon sont badigeonnées de peinture de « guerre »,
il se tient droit à côté de sa sœur, cousine.
Les tresses de la fillette sont parées de plumes de pacotille.

Les enfants prennent la pose maintenant,
une cérémonie à grand spectacle remplace la guerre.
Le loup est une légende qui porte
la robe d'un chien tenu en laisse,
et les yeux impassibles des guerriers sont maintenant clos,
sa poigne inébranlable vide, son cri de bataille
à présent silencieux dans ce cliché terni,
ce pow-wowland du vingtième siècle.



Emily Sanipass, Wounded Generation
Dessin, 2020



Crucifix

Louise Dandeneau

I

le crucifix
te guette
de haut, très haut

tu écris à ta maman
chaque jour
je t'aime
prie pour moi
pour que je sorte
de cet enfer

tu poses un baiser
sur la lettre
avant de l'enfermer
dans l'enveloppe

son long voyage
outre-mer
aller sans retour

II

le crucifix
te guette
de haut, trop haut

les plages en Normandie
jonchées de bras et de jambes
polluées de l'odeur
de chair calcinée
tu reviens brisé

le homestead
légué au petit frère
cette terre fructueuse
qui vous séparera
jusqu'à ta mort

ta propre terre
rocailleuse
à peine cultivable
juste bonne pour les vaches
à traire deux fois par jour

III

un petit crucifix te guette
du tableau de bord
de ton pick-up

sans préambule
tu lui demandes
d'ouvrir la boîte à gants
la bague qu'elle-même
se passe au doigt

à 31 ans
faut bien que tu te maries
et elle est là
prête à t'accepter
et tu es là
prêt à la prendre

à côté de ton pick-up
votre première photo
de couple marié
son sourire heureux
le tien avare

IV

le crucifix
sur un mur lézardé
te guette

ton front tendu
tes os meurtris
allongés sur le sofa
décousu
défoncé
le bras sur le visage
tu chasses les rêves
et gardes tes cauchemars
pour toi seul

V

le long de la route de campagne
les poteaux électriques
en forme de crucifix
te guettent

en chemise du dimanche
les manches retroussées
pour te donner un air
décontracté
le sourcil froncé
la bouche cousue
en une ligne plate
la cravate nouée
serrée autour du cou
par où
respirez-tu

au pied du gros panneau
STOP
une vieille couverture
jetée là
la chaleur ardente
les herbes
hautes et folles
ton fils ta fille
tout pèse sur toi

elle prend la photo
de ce piquenique improvisé
où personne ne sourit
les yeux plissés

on dira plus tard
que c'est le soleil
qui vous a emmerdés



Léopold L. Foulem, *I Love my Daddy*, 1994-1997

Faïence, décalcomanie et objet trouvé (laiton), 37,5 x 12 x 12 cm. Collection du Musée national des beaux-arts du Québec. Achat pour la collection Prêt d'oeuvres d'art en 1997, transfert à la collection permanente du Musée national des beaux-arts du Québec. (2005.2635) © Léopold L. Foulem.

Photographe : MNBAQ, Idra Labrie



Ô toi souveraine souvenance

Laurent Poliquin

I

Sombre nuit
je suis ce mot de rien
débris
les sons se tiennent à la fenêtre
le temps souffle son absence
la journée souffle dans les yeux
la mort n'est pas je n'écris plus
noir dans les nuages
roule et remue
pâleur de pluie
creusant
goute à goutte
l'île paisible de ma jeunesse

II

vite une autre vie légère
sans mémoire
vie pluie
ni vide ni mots qui varient
dehors enfant dans le grand vent qui délivre
dans un corps sans épaisseur
comme si au fond de la voix nouvelle
les mêmes mots diluviens
obscurcissent le passé
avec juste assez de jour pour croire
à la parole borgne du paysage

III

parfois comme une aile au-dessus
de la digue. Nu.
des herbes des oiseaux
en phrases
apaisent les pensées amères
la mer s'effiloche
paysage de démesure déferlant
le moulin le torrent
l'enfant son ballon
les frissons d'osier
avancent
l'hymne en chevelure
dépose son épaisseur
tous ces emportements décomposés
ne te comprennent pas

IV

à l'heure du mutisme
qui est aussi celui du fleuve
la vie s'aveugle s'apprête à mourir
à peine un virus
une toux humaine
harcèle
traversant les millénaires
le silence se souvient de mes amours

V

soudain tressaille le poète
 les mots inversés écrasent son corps
 le cœur en fanal
 il balance dans la foule
 parmi les voisins les Anglais
 les profils anonymes
 son béguin s'est étourdi
 il n'assume plus
 devers le mépris
 ce que Gaston lui a dit
 le ferment de ses poèmes

VI

les pavés de pierre
 les vieilles rues
 l'église
 grise
 les remparts abandonnés
 ces ruines rénovées
 fantassins dissipés
 par la porte vieillotte
 ton sourire évanoui
 me condamne à la grimace
 Ô toi amante des vérandas
 à la beauté qui étouffe le bruit de la bourgade
 Ô parfum de liberté conquise
 à l'angle de la rue qui déboule en moi
 je t'embrasse sans corps à corps
 une idée un voile
 mouchoir s'envolant
 de tendresse et d'espérance



Sylvie Pilotte - *Nouveaux messages*
 Collage, gouache et crayon feutre sur carton, 15 po x 20 po, 2016



Basse-Croisière

Simon Brown

On est jeudi. J'ai froid, j'ai mal, je suis sur le bord, je ne sais plus. Je ferme les yeux, je veux dire la bouche. Je ferme et je saute dans le panier qui saute dans les joncs. Qui flottent comme l'autre, juste assez. C'est comme ça, une chanson de nulle part, de la mousse verte, alléluia. Je me désorganise, je cligne comme du monde. Je cale correct. Ou presque. Je trépide, je passe proche, plastique sur plastique. Je me couche, je lève les bras, je prie, j'essaie de prier.

*Ô ruisseau, le ruisseau pue, il mène à la rivière.
La rivière pue, elle mène au fleuve, le fleuve mène à la mer.*

Oui, vraiment. Ça pue, c'est loin, ça contient tout. Ou presque. On est jeudi, je veux dire mardi. Tout est mouillé. Tout est dedans. Je flétris, je me mets en boule. C'est le centre vif, un hoquet, une confusion d'un bout à l'autre. Je me plie en trois, en cinq. Je veux aider l'amie qui aide l'amie, fleurs, foulard, miettes d'antan. J'ai trop froid, je n'ai plus de doigts, plus de crayon. J'ai les jambes en styromousse, la nuit qui tombe noire. Je n'ai jamais rien écrit, je ne veux pas non plus. Mais je crois en vous. Je prends les papiers, je fais un nid. Je mastique guirlandes, je beurre mince, je m'enroule. J'avale ma face. Je ferme si ferme. Cellophane, apparences. Apparences, cellophane. Je m'enligne, j'espère, je flotte jusqu'à la fin.

*Ô ruisseau, ô rivière.
Ô le fleuve, ô la mer.*

Mais il n'y a pas de fin. Il faut le dire. J'espère toujours, depuis toujours. Tout est dehors, tout s'emporte d'un plein vouloir. Pétrochimique. Pariétal. Ça tient bon. Ça tient comme ça peut. Les joncs, je veux dire la vitre cassée. Ça tient à l'ensemble. Feux doux, feux sur la batture, fier flottement aux détritux. Douceur à celleux qui pleurent un départ. La branche, les branches, accrochez-vous. Bonne nuit cousines, bonne nuit cousins. Tout est mouillé, tout est parti. Tout est très loin dans le courant.



Laura St. Pierre, *Jardin Spectral (St-Laurent 1)*
Jet d'encre sur hahnemuhle photo rag, 2017.

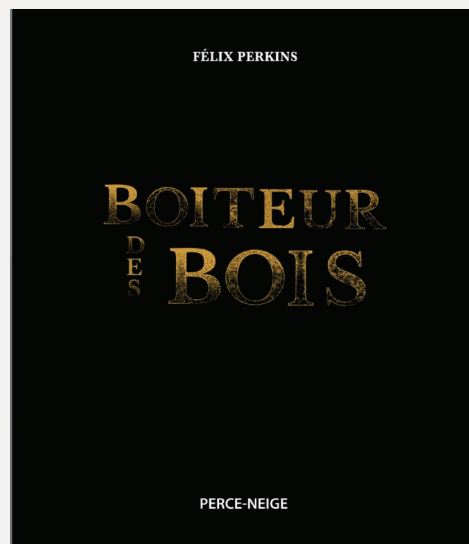
lire la poésie

d'un océan à l'autre



et dans ma main
la boussole franche
pointe le Nord-Ouest
avec toute la précision
d'un cœur

AMBER O'REILLY
Boussole franche
Éditions du Blé



Je poursuis mes rêves
Parce qu'ils me fuient
Ces robes ont vu la nation flamber
Je stagne dans le brouillard
Avec l'illusion d'aller quelque part

FÉLIX PERKINS
Boiteur des bois
Éditions Perce-Neige

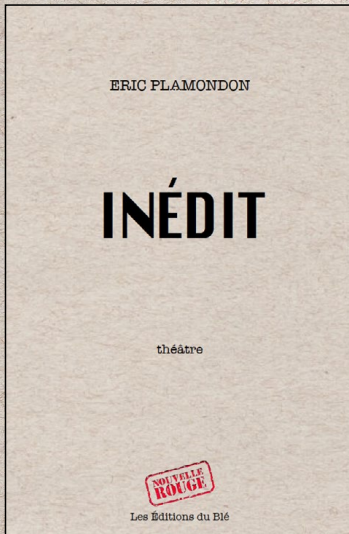


Le soleil est la lampe à huile
du monde
bouteille du rêve du réel
guitare et fruit de la vie
terrestre.

FRANÇOIS BARIL PELLETIER
Levants
Éditions L'Interligne

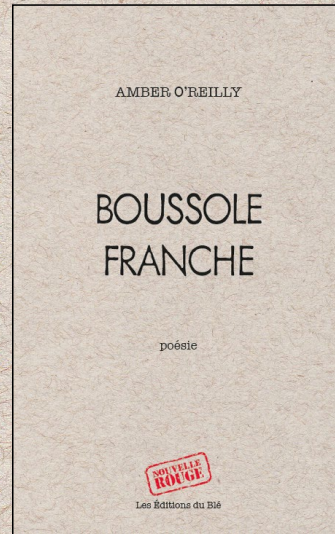
LA COLLECTION NOUVELLE ROUGE

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE ET EN LIGNE



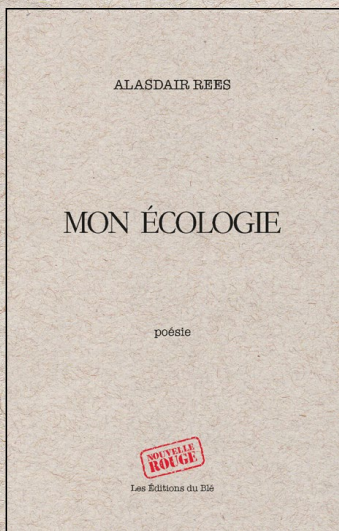
INÉDIT
Eric Plamondon
Théâtre, 2020

Le premier ouvrage de cet artiste multidisciplinaire présente le désordre des émotions de ses personnages, et explore plus largement l'art queer.



BOUSSOLE FRANCHE
Amber O'Reilly
Poésie, 2020

Une exploration linguistique, émotive et naturelle des lieux où l'autrice a transité au cours de sa vie. Une rose des vents d'une grande géographie de l'intime, du féminin et du social.



MON ÉCOLOGIE
Alasdair Rees
Poésie, printemps 2021

Dans cette rencontre de la physique et de la philosophie sont décortiqués avec soin le processus de la nature tout comme les objets anodins qui entourent le poète.



Publier les jeunes talents émergents du Manitoba, de l'Ouest et du Nord canadiens. Les œuvres présentées au sein de cette nouvelle collection sont parfois hybrides et multidisciplinaires et elles définissent dans leur forme, leur thème et leur sujet, cette nouvelle génération d'auteur.e.s.



LES ÉDITIONS DU BLÉ (Saint-Boniface, Manitoba) - ble.refc.ca



Les Éditions du Blé remercient chaleureusement ses subventionnaires : le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts du Manitoba, la Direction des arts du Ministère du Sport, de la Culture et du Patrimoine de la Province du Manitoba et le Regroupement des éditeurs franco-canadiens. La maison remercie également ses précieux collaborateurs et collaboratrices, lectrices et lecteurs toujours fidèles au rendez-vous.